



« Affermissez votre pensée »
1PIERRE 1:13

volume 9
numéro 1
Mars 2006

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

Jean-Michel Bloch
David Brown
Henry Bryant
James Favre
Roland Frauli
Samuel Hoffer
Gordon Margery
Udo Middelman
Daniel Molla
Florent Varak
Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

Mike Evans
Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

Fragmentation et unité

Jean-Michel Bloch

SOMMAIRE

Nous ne pouvons pas penser sans cadres mentaux.

Nous ne pensons jamais seuls. Nous pensons avec.

Nous sommes éduqués dans une culture qui nous conditionne. L'entrée dans la foi chrétienne implique un conflit entre le système de pensée, dont nous héritons, et la pensée de Dieu, exprimée au travers de sa Parole, la Bible.

Il arrive parfois que nous sanctifions des habitudes de pensée, qui relèvent de notre culture, et non pas d'un authentique héritage chrétien.

L'église du vingt-et-unième siècle n'est-elle pas restée encore partiellement dépendante de schèmes de pensée classiques, alors que les temps ont changé et que les concepts validés par la tradition ne « fonctionnent » plus pour saisir ce qui a bougé dans la culture ?

C'est à ce problème-là que nous voudrions nous attaquer, en reconsidérant un certain nombre de schèmes, ou concepts, modalités de pensée, sous un éclairage décalé, mais qui reste celui porté par la lumière du Christ.

1^{ère} PARTIE

Arrêt sur concept

La première tâche consiste à désigner le concept.

Celui que nous allons mettre en examen peut être formulé par les termes suivants : la fragmentation ; l'éclatement ; la dislocation ; la décomposition ; le morcellement ; etc. Tous ces mots ont en commun cette idée que quelque chose, qui était entier, s'est déstructuré, en est venu à perdre son unité. Spontanément s'impose l'image de quelque chose qui se casse. D'où une appréhension immédiate de l'idée sur un mode négatif.

Si nous remontons au principe de la Bible, au livre de la Genèse, nous constatons qu'aussitôt se met en place cette « cassure ». Cassure dans la relation entre l'homme et Dieu, par la Chute, impliquant, en chaîne, la rupture de l'homme avec la femme (Eve), avec son frère (Caïn et Abel), avec les autres hommes (la tour de Babel), entre un peuple et son Dieu (Israël), sans compter la faille au cœur même de l'Adam, fracture métaphysique, qui va se traduire dans la trame de son existence, insatisfaite, tant que la relation à Dieu n'est pas rétablie.

Le mot utilisé pour désigner le « Diable » est un mot tiré du grec qui signifie le dénonciateur, le calomniateur. Quel point commun discerne-t-on entre les deux significations possibles mentionnées ? Chaque fois, le Diable apparaît bien comme celui qui sépare ce qui était un. Qu'est-ce d'autre, en effet, que dénoncer ? Dans ce cas, on isole un individu du tout, dans lequel il était inclus, pour le présenter comme coupable. Enfin, calomnier a également le sens de casser une opinion reçue, admise, concernant quelqu'un, qui se trouve aussi mis à part, du fait même de la rumeur dont il est victime. Nous répétons que l'œuvre du Diable, dès l'origine, consiste à introduire une faille dans la relation, entre l'Homme et la Femme, ou bien entre l'Homme et Dieu. Ce qui était un, en vient, de par son œuvre, à perdre son caractère d'unité, à se casser. De ce fait, nous établissons une relation immédiate, voire de cause à effet, entre la fragmentation et le Mal. Il n'est pas question, ici, de changer le Mal en Bien. Mais, refuser de prendre en considération, de manière plus objective, cette fois, cet outil mental que représente l'idée de fragmentation, revient à rendre impossible la compréhension de ce qu'est devenue la société occidentale.

Arts et fragmentation

Une cassure s'est produite dans la culture occidentale. Nous sommes passés de ce que l'on pourrait appeler la période classique à la modernité. Nous entendons par « classique » le fait même d'être caractérisé par l'unité.

Ce qui donnait à la période classique ce socle, sur lequel elle s'est déployée, était, d'une part, la religion chrétienne et, d'autre part, la confiance que l'on avait dans la raison humaine. Le philosophe chrétien Pascal (1623 – 1662) affirmait que la misère de l'homme réside dans le fait d'être mortel, mais que sa grandeur se loge dans sa capacité à penser. L'homme, durant des siècles, s'est perçu comme solide dans son être. Des valeurs de société étaient admises, qui trouvaient leur origine dans la foi chrétienne. Bien sûr, toute société, à toute époque, présente des signes de faiblesse, mais il est indéniable que, sur la base des fondements énoncés précédemment, la culture occidentale a connu une stabilité qui s'est prolongée jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, mais a commencé à s'effondrer, en Europe, au dix-huitième siècle, avec les Lumières.

L'art n'a pas uniquement une fonction esthétique, ornementale. Il est un témoignage essentiel concernant l'évolution de l'humanité, quelles que soient les disciplines artistiques, car, très souvent, celles-ci se recourent d'ailleurs. Nous utiliserons des références à la littérature, puis à la peinture et à la musique, afin de révéler cette fracture qui s'est opérée dans la culture occidentale.

Le grand siècle du classicisme est le dix-septième

La tragédie racinienne témoigne, en France, de la perfection de l'art classique. A plusieurs reprises, Racine (1639 – 1699) a tiré les sujets de ses pièces de la Bible. Son théâtre est nourri de tensions, psychologiques, sociales, voire spirituelles, mais celles-ci sont traitées dans une forme qui les canalise, les ordonne, comme si, précisément, l'art était, avant tout, éclosion de formes destinées à contrôler, limiter, ordonner, les forces antagonistes qui affluent. L'art classique donne toujours une impression d'ordre ou, du moins, que les choses sont rentrées dans l'ordre.

En peinture, il serait possible d'évoquer les tableaux du hollandais Vermeer (1632 – 1675), dans lesquels se répète la formule : un être, un lieu. En effet, on y voit très souvent un homme, ou une femme, enfermés et, dans leur solitude, occupés à une activité qui les absorbe, comme ce géographe, penché sur ses cartes, ou cette jeune dentellière, appliquée à son ouvrage. Représentations sécurisantes de l'humain, nimbé de paix. La lumière est dorée, chaleureuse. On est dans « l'un ».

La musique de l'allemand Jean-Sébastien Bach (1685 – 1750), dont la création se développe plutôt sur le dix-huitième siècle, déjà, est, elle aussi, tellement révélatrice d'une volonté d'élévation de l'âme jusqu'à Dieu. Dans ses « Passions », le compositeur crée en écho avec les Evangiles. Son langage musical est, également, tout entier d'ordre et de clarté. Le son veut ouvrir le Ciel.

Nous cesserons là l'énumération. Notre objectif est simplement de laisser percevoir comment, en Europe, s'est développée, dans des domaines artistiques variés, une culture nourrie d'intériorité, dans des formes contrôlées, recherchant avant tout l'équilibre et l'harmonie.

L'idéal serait, à présent, de faire lire, voir, entendre, des fragments d'œuvres modernes, en opposition radicale avec les exemples que nous venons de citer. Car nous sommes sortis, et ce, depuis longtemps, de la période classique. Contentons-nous d'évoquer trois parallèles antithétiques des œuvres dont nous avons fait mention ci-dessus.

- Le « théâtre de l'Absurde » a déconstruit l'unité du théâtre classique. En 1963 paraît « *Oh les beaux jours* », de l'irlandais Samuel Beckett (1906 – 1989). La pièce est réduite à un monologue interminable, celui d'une femme, dont le corps est pris dans la croûte d'un globe terrestre, qui l'engloutit progressivement, comme après une apocalypse. Elle reprend, chaque matin qui paraît encore, ses gestes rituels absurdes, - comme tirer de son sac une brosse à dents, ou un revolver, entre autres choses, - et ses litanies, prière pitoyable pour un jour qui s'en ira lui aussi. Elle parlera jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de parler, parce qu'elle aura disparu. Elle parlera jusqu'au bout du langage, comme toujours chez Beckett. La langue qu'il utilise est totalement désarticulée, et non plus nourrie d'abondance, comme le verbe racinien. En voici une bribe : « ...*Dieu est amour... bonté intarissable... chaque matin nouvelle... rendue à la prairie... le visage dans l'herbe... seule au monde... avec les alouettes... reprendre là... repartir de là... encore quelques - ... quoi ?...* »

- On peut dater du début des années 1910 une fracture majeure dans la représentation picturale de l'être humain. Elle est liée à Picasso (1881 – 1973) et à l'invention de ce que l'on nommera « le cubisme ». L'apparition de la photographie et celle de la vitesse, avec les automobiles, l'aviation, ont profondément modifié le rapport des peintres à leur art. Pour une part, il s'est agi, dans leur démarche, de « suivre le progrès », de tenir compte, eux aussi, dans leur pratique, de ces changements. « Casser » la représentation du corps et du visage humains, c'est passer d'une représentation statique à une représentation en mouvement, comme s'il s'agissait de saisir, simultanément, toutes les faces d'un être. Mais le résultat immédiatement perceptible, sur la toile, est une fragmentation. Où l'on voyait le corps humain dans la beauté de ses formes, équilibrées, ou l'harmonie d'une face humaine, on ne trouve plus, à la place, que des morceaux, qui peuvent apparaître comme chaotiques.

- Depuis Schönberg, compositeur autrichien (1874 – 1951), la musique classique s'est engagée dans d'autres voies : celles de la musique dite sérielle, fondée sur un nouveau mode de notation musicale. L'oreille n'est plus agréablement consolée par ce qu'elle entend. Les dissonances sont beaucoup plus fréquentes. La ligne mélodique s'est cassée. Elle aussi.

Jamais, donc, une fracture dans la culture occidentale ne s'est manifestée avec une évidence telle que dans l'art du vingtième siècle.

Une culture en crise

La culture occidentale s'est longtemps pensée comme la forme la plus parfaite de civilisation et le colonialisme en a bien été la preuve : volonté d'imposer « notre » culture sur des terres où l'on a choisi d'ignorer l'existence d'autres cultures.

Montaigne, au seizième siècle, dénonçait déjà, dans des chapitres extraordinaires de ses « *Essais* », comme « Des Cannibales », l'attitude hégémonique des occidentaux.

Or, cette culture dans laquelle a éclos le mythe du Progrès, au dix-huitième siècle, lequel a porté les hommes, durant deux siècles, cette culture qui donna, pour ne citer que la nation allemande, des génies comme Bach, Mozart, Kant, Goethe, Büchner, etc., cette culture là aboutit à une première, puis à une seconde guerres mondiales, à une tentative d'extermination d'une part de l'humanité, et, plus loin, avec Hiroshima, au début d'une série de menaces sur toute la vie même et noter lieu de vie.

Comment voudrions-nous que la culture occidentale ne soit pas en état de choc ? La désillusion est immense. Un geste artistique nous paraît emblématique. En 1919, Marcel Duchamp (1887 – 1968), décide simplement d'ajouter des moustaches et une barbiche à la Joconde. Plaisanterie de potache Non. Si l'on voit dans ce tableau de Léonard de Vinci, peint vers 1500, le symbole même de la culture européenne, classique, humaniste, la provocation ironique de l'artiste (il intitule l'œuvre : « *L-H-O-O-Q* ») acquiert la valeur de brisement d'une idole. Ce geste transgresseur porte en lui une affirmation, ou une négation, plutôt : la culture européenne a perdu sa valeur sacrée. Duchamp tourne la page, en quelque sorte.

Jean-Michel BLOCH est né en 1957. Après des études de lettres modernes, il enseigne en lycée général. Passionné par le phénomène de « la modernité », il n'a cessé de traquer celle-ci, par ses lectures, tant dans le domaine de l'art, la littérature, que celui de la philosophie. Depuis la mise en place du nouveau programme de l'IBG, il donne le cours de « Pensée contemporaine ». Marié et père de trois enfants, il est engagé comme membre d'une Eglise évangélique, fondée par France Pour Christ, dans l'est de la France.

Ne pas photocopier ou reproduire cet article sans autorisation

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien. Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Cologny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25
e. mail : info@ibg.cc - Site web : www.ibg.cc

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 10 €

Abonnement de soutien : 30.- FS 20 €

- Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE
- Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse
- Je joins un chèque en francs français à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève